© Xavier Paufichet

ARTICLES | Par Matthieu Foucher | 13 February 2019, 2:54pm

# Drag queens de tous les pays, unissez-vous !

**Alors que les Gilets Jaunes s'activent depuis novembre, une autre révolte est passée plus inaperçue : celle des drag queens et des club kids, pourtant bien décidés à faire reconnaître leur travail à sa juste valeur et qui tentent de s'organiser.**

Partager Tweet

Un spectre hante la scène drag queen : le spectre du syndicalisme. Tout commence sur Instagram, comme souvent chez les queens de la nouvelle génération, habituées au shade sur les réseaux sociaux et au drama 2.0 : en décembre dernier, Le Filip, membre de la House of Morue, dénonçait en story Instagram les soirées ne payant pas les performeurs. « Gilets jaunes pour les gilets jaunes, gilets orange pour les drag queens sous-payées », résume la drag queen parisienne, alors suivie par Cookie Kunty et Calypso Overkill, deux icônes de la scène française, qui balancent à leur tour des *stories*. Dans leur viseur, les soirées Club Kids Paris, organisées par Club Kids UK, qui font régulièrement venir en France les stars de *RuPaul's Drag Race*.

La formule est toujours la même : sur un show de 45 minutes, une queen américaine se produit pendant 10 à 15 minutes, des « *local queens* » françaises assurant quant à elles le reste du spectacle. Or si, d'après les chuchotements de loges, les Américaines sont payées entre 5000 et 7000 euros pour leur performance, les Françaises, elles, ne sont jamais rémunérées. « On leur promettait d'être payées la fois suivante si ça marchait bien. Ça m'a énormément gêné, » confie Le Filip. « Les orgas remplissent la timetable en disant 'ça fait bien sur votre CV, vous allez avoir de l'exposition'. Mais sans les Françaises à côté, il n'y a pas de show ! Les Américaines vont faire deux perf', et après ? Les gens vont regarder le mur ? ».

Lancées par ce coup de gueule collectif, rare dans un milieu où, si l'on ne veut pas être grillée, mieux vaut ne pas faire de vagues, les queens ne s'arrêtent pas là : fin décembre, elles créent la surprise en publiant **une tribune collective dans Têtu** réclamant une rémunération plus juste pour t, signée par 123 personnes, des **Dragones** de Lyon aux queens du sud de la France. Dans la foulée, les signataires lancent aussi le hashtag #PayeTonShow, rappelant les mouvements #PayeTonAuteur, #PayeTaPige ou #RasLaPlume, défendant respectivement les intérêts des auteurs et des journalistes pigistes. « La soirée RuPaul est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Ça fait trois ans et demi que je suis drag, le sujet revient tout le temps mais jusqu'à maintenant, personne n'avait pris le problème à bras le corps » témoigne **Minima Gesté**, précisant que le message était surtout adressé aux gros promoteurs de soirées plutôt qu'aux petites asso queer aux moyens limités, et pour lesquels les queens ne facturent pas toujours. « Cette tribune était bien parce qu'on était nombreuses, et être en groupe un poids » reconnaît de son côté **Enza Fragola**, fondatrice de Maison Chérie.

### Work is a drag, drag is work

Si les drag queens veulent des thunes, c'est avant tout parce que le drag coûte cher : « De façon purement matérielle, le but est de se transformer » rappelle Minima Gesté : « Pour ce faire, j'ai besoin de maquillage, de perruque, de tenue. Tout ce matériel coûte de l'argent. Ensuite, on vit dans une société où on n'est pas forcément les mieux acceptées, ce n'est pas être une princesse que d'aller en soirée en Über : la plupart des drags ne peuvent pas prendre les transports en commun. » Mais au-delà du matériel requis, le drag est aussi un art et un travail exigeants : se maquiller, imaginer et fabriquer des costumes, inventer et répéter des performances demande de l'effort et du temps, comme pour n'importe quel artiste ou performeur.

« Les gens ne se rendent pas compte du boulot qu'il y a derrière. Ils ne voient que le résultat final mais rien que le maquillage, il y en a pour quatre heures ! » explique Enza Fragola, qui poursuit : « Ca implique une somme de connaissances et de temps que les gens ne réalisent pas ». Or si patrons et promoteurs invitent des drag queens, ce n'est pas seulement pour leur faire plaisir mais bien parce que leur présence génère de la valeur : « Si la personne nous booke, ça n'est pas pour rien » affirme Minima Gesté : « Quand j'anime un bingo, je rends la soirée plus joyeuse, et la personne en face se fait de la thune. Il faut de la redistribution ». Pour les organisateurs de soirées, insister sur l'amusement, la « visibilité » ou « l'expérience » que peuvent en retirer les queens efface aussi le travail fourni et la valeur qu'eux en extraient. « C'est un non-respect de me dire "je vais te payer en visibilité" » dénonce Minima Gesté : « Si le gars m'assure que d'ici deux semaines, j'ai 2000 likes en plus sur toutes mes photos, pourquoi pas, mais alors il faut qu'on puisse chiffrer ! En attendant, ça n'est pas la visibilité qui va me payer mon loyer ».

© Fanny Charlier

Dans un contexte où l'auto-entreprenariat se développe et où le travail gratuit devient la règle, les galères des drag queens ne sont pas isolées, mais sont au contraire monnaie courante pour les personnes exerçant un métier-passion comme les graphistes, les photographes ou les DJs. « La visibilité comme paiement, c'est quelque chose qui existe depuis toujours dans le travail créatif et intellectuel : la gratuité pour se faire "un nom" est considérée une norme » explique Olivia (Roger) Fiorilli, chercheur en études de genre et co-auteur de *Il re nudo. Per un archivio drag king in italia* ( *Le roi nu. Pour une archive drag king en Italie*). Mais, précise Fiorilli, les « personnes transpédégouines manquant de reconnaissance sociale », celles-ci seraient plus facilement piégées par ces promesses de visibilité : « Le niveau d'appropriation de la valeur produite par les travailleuses queers et trans dans le monde du spectacle est beaucoup plus fort : si on considère qu'on est contents parce que ça nous permet d'exprimer notre queerness dans la performance, on n'a pas moyen de s'organiser. Or nous, on ne veut pas de reconnaissance, on veut des sous » conclut le chercheur qui, au sein du collectif français Burnout, influencé par le réseau d'activistes italiens *SomMovimento nazionAnale*, incite les personnes queers et trans à s'interroger sur leur rapport au travail par le biais de « l'auto-enquête ».

**Vers un syndicalisme drag ?**

Malgré les récents évènements et un début de prise de conscience, gagner assez d'argent pour faire carrière dans le drag reste difficile et rare, et les queens vivant uniquement de leur art se comptent sur les doigts d'une demi-main. Contrairement aux Etats-Unis, où l'économie arc-en-ciel est nettement plus développée et où RuPaul offre à certaines une exposition internationale, la scène française tâtonne encore. Enza Fragola, bien qu'elle ait commencé le drag après un burnout, n'imagine pas s'y consacrer à plein temps : « Je gagne des sous avec mais je continue à faire de l'informatique. Le drag c'est éphémère et usant, un jour je serai fatiguée de me balader en robe-piano. Il faut avoir un truc à côté ». Chez d'autres, pourtant, l'envie de tout plaquer pour se consacrer au drag – une activité nettement plus marrante que 95% des métiers de bureau – se fait sentir… même si peu osent franchir le cap.

C'est le cas de Minima Gesté, tiraillée entre son envie de vivre pleinement sa passion et son travail d'ingénieur en imprimerie (son « job de jour », comme elle l'appelle) lui assurant un train de vie confortable, bien qu'elle le perçoive comme un *bullshit job* : « Je suis en *bore-out*, pas au point de me sentir mal, mais mon métier ne me réalise pas. Parfois, je décide de ne pas travailler parce que j'ai la flemme et le monde continue de tourner. Dans le drag je me réalise, ça amène du piment à ma vie. Si je n'avais pas Minima à côté, j'aurais déjà démissionné », témoigne la drag queen qui, de temps à autres, profite de son temps de travail pour préparer les mix de ses lip syncs. « Le drag, c'est tellement versatile. Tu touches à tout, au maquillage, à la mode, à la perf', à l'organisation » confirme de son côté Le Filip : « C'est créatif et valorisant au niveau du public. Dans mes perf', mon but c'est d'être drôle mais aussi de faire réfléchir ou rire et décompresser. Le temps d'une soirée tu es dans une fantaisie, tu échappes à tout ce qui est oppressant au quotidien ».

© Christophe Apatie

En attendant le jour où, peut-être, elles pourront prétendre au statut d'intermittentes, les drag queens s'organisent comme elles peuvent pour trouver leur place. Par le biais de groupes Facebook privés réunissant plus d'une centaine de personnes, drag et performeurs échangent des informations sur les organisateurs de soirées, les bons et les mauvais payeurs. « La grosse différence avec la génération d'avant, c'est qu'on a les réseaux sociaux. On discute et on sait ce qu'il se passe, il y a une certaine cohérence entre nous », explique Enza Fragola, qui poursuit : « On a aussi parlé de faire une grille qui donnerait les prix correspondant à chaque performance même si pour l'instant, on ne l'a jamais faite ». Si le fonctionnement en house et en cliques, fréquent dans la culture drag, permet de créer du collectif, l'organisation en association permet aussi de gérer les aspects administratifs : « La mission de Maison Chérie, c'est la diffusion et l'accompagnement d'artistes drag et de la drag culture, mais également de permettre à beaucoup de drag queens de tourner alors qu'elles n'ont pas les moyens administratifs », continue Enza Fragola, qui précise : « Maison Chérie reçoit l'argent et le redistribue ensuite de façon plus ou moins légale. »

Inspirée par un bar à Amsterdam, la fondatrice de Maison Chérie a aussi lancé les ***kweens***, une monnaie alternative sous forme de billets équivalent à un euro. À la Clash of Tatas qu'elle organise, sur les cinq euros de l'entrée, deux sont reversés en *kweens* afin d'inciter le public à *tipser* les drag queens, qui récoltent cinquante euros chacune en moyenne. « Les drags aux Etats-Unis tirent une grande partie de leur revenu en pourboire. Là-bas, ils ont les billets d'un dollar alors qu'en Europe, on a des pièces, c'est techniquement plus compliqué de filer pourboire. Les *kweens*, qui sont à l'effigie des performeurs, installent un autre rapport, un autre jeu entre le public et la performeuse ».

© Christophe Apatie

Mieux, les drags gagnant davantage de pouvoir dans la scène deviennent, plus que de performeuses, désormais organisatrices de soirées et « prennent en main la communauté », comme le raconte Le Filip. En donnant une chance aux nouvelles et en les faisant travailler, la maîtresse de cérémonie des soirées **LIPSTRIP** espère que ces dernières lui rendront la pareille lorsqu'elle sera en fin de carrière : « C'est tout l'intérêt d'une communauté, et ça on sait bien faire, en tant que gens marginalisés » explique Le Filip. « Entre nous, on n'est souvent pas gentilles, il y aura toujours de la *bitchiness*, du shade et de la compétition, mais c'est important de se rappeler qu'on fait ça dans une industrie où on a besoin de se soutenir et d'être transparentes, sinon on ne va pas avancer ».

S'il est encore difficile de parler de syndicalisme au sens classique du terme – le drag, comme forme de travail, échappant totalement aux syndicats traditionnels – les tentatives de collectif, dans ce milieu ultra-compétitif où le drama est la règle et où l'égo prend souvent le dessus, méritent d'être saluées. « Se rassembler pour créer une plateforme de revendications et des stratégies de luttes, arriver à mettre de côté la compétition et l'affirmation de soi et donc risquer de perdre une partie de reconnaissance, c'est un sacré geste », reconnaît Olivia (Roger) Fiorilli, optimiste : « Comme c'est un secteur de travail à haut investissement de passion et d'identité, voir qu'on peut se subjectiver autrement peut aussi être une source d'inspiration » anticipe même le chercheur, dont le prochain atelier au sein de Burnout, prévu le 23 mars au Hang'art, portera spécifiquement sur le travail créatif chez les queers.

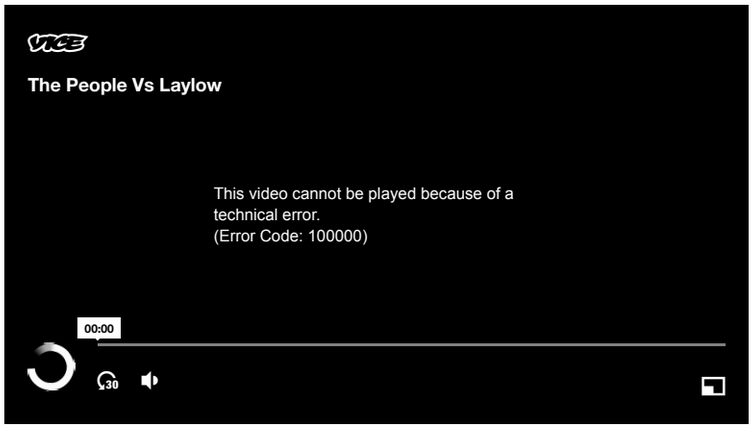
*Matthieu Foucher est sur **Twitter**.*

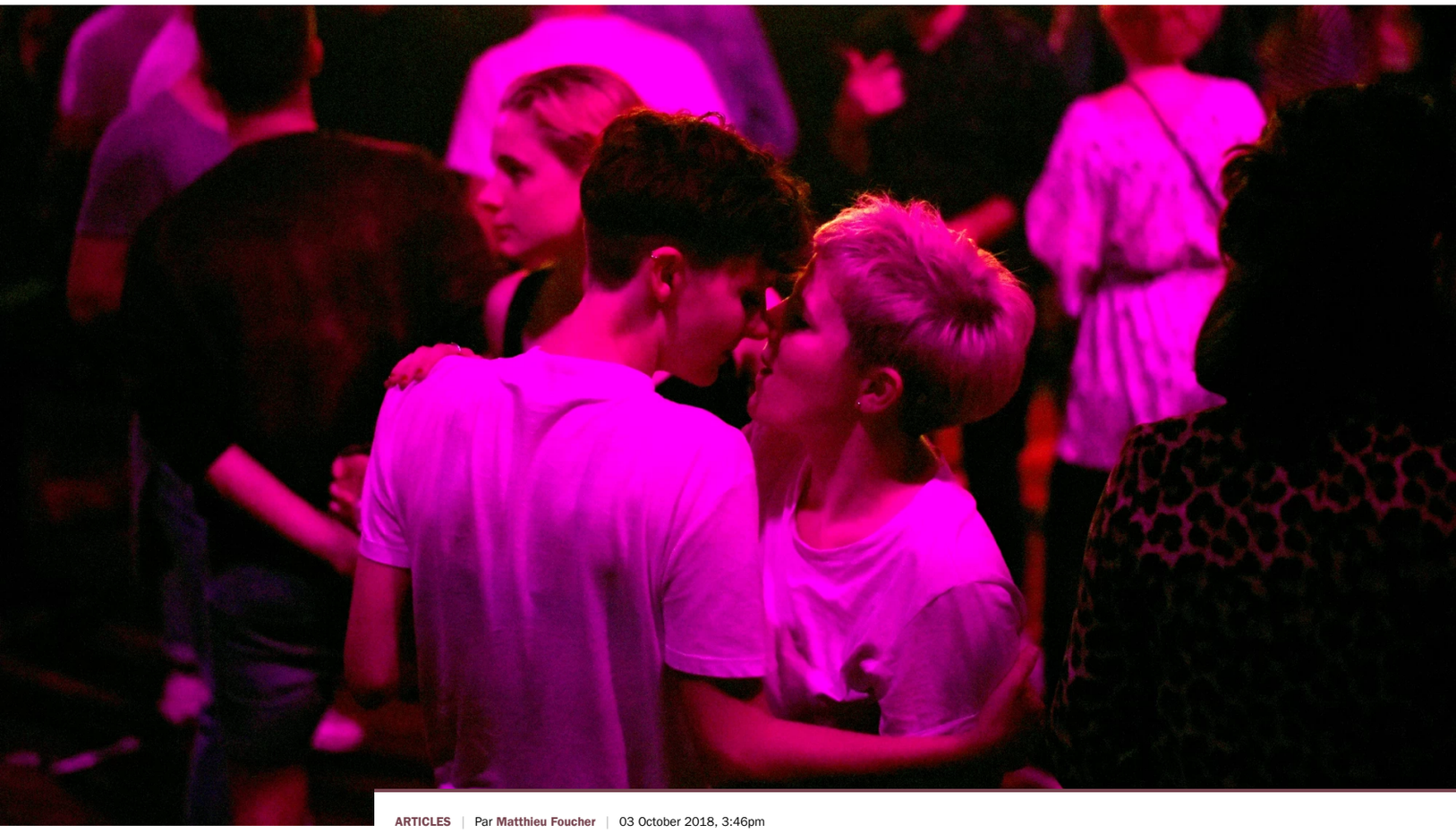
*Noisey est sur **Facebook**, **Twitter** et **Flipboard**.*

Partager Tweet

**TAGGED:** PARIS, FRANCE, FEATURES, DRAG QUEENS, CLUBBING, TRAVAIL, SYNDICALISME

## Recommandé



ARTICLES | Par Matthieu Foucher | 03 October 2018, 3:46pm

# La fin de Kill the DJ signe-t-elle la fin d'un âge d'or du clubbing lesbien ?

## « Je rêve d'un lieu où tu peux venir écouter du bon son et pécho de la gouine »

Partager Tweet

C'était lundi dernier : après dix-sept belles années *« de dysfonctionnalité familiale, de consanguinité créative, de nuits brûlantes, de rencontres bouleversantes, d'émotions débordantes, d'engagement collégial et radical »*, Kill The DJ officialisait sur Facebook la fin de ses activités de production, d'édition et *« de fête pensante et dansante »*. La nouvelle a suscité de l'émotion chez les fans de ce label parfois surnommé « ***la LCR de la musique électronique*** », qui croule depuis sous les messages de remerciements nostalgiques. *« Tout va bien se passer. Le meilleur est à venir »*, prédisait pourtant Kill The DJ à l'aide d'un GIF à son image - c'est à dire un peu macabre, un peu sexy.

**« Un petit parti politique, mais en musique » - Léonie Pernet**

Si l'arrêt de Kill The DJ semble marquer la fin d'une époque, c'est parce qu'il marque (en tout cas pour nous) l'une des dernières traces du Pulp, club lesbien des années 2000 dont Fany Corral, cofondatrice du label, était aussi directrice artistique. Fermé en 2007, c'est notamment le Pulp qui a permis l'éclosion de toute une génération d'artistes meufs propulsées sur la scène internationale comme Chloé, Jennifer Cardini, Miss Kittin ou Sextoy. Une ligne en partie partagée par le label qui, en 2006, a sorti *Dysfunctional Family,* une compile manifeste sur les identités de genre inspirée par la sortie de *Gender Trouble*, de Judith Butler : *« Dès le départ, on était une émanation du Pulp, on s'est toujours questionnés sur la place des minorités, dont les meufs et les queers »,* rappelle Fany Corral, passée par l'asso **Gouine comme un camion** et aujourd'hui co-commissaire du festival queer Loud & Proud.

Capture d'écran du clip « Butterfly » de Léonie Pernet (Infiné)

Parmi les artistes défendues par le label, on retrouve **Léonie Pernet**, qui y a sorti son premier EP en 2015. Cette dernière, désormais signée sur In Fine et Cry Baby – une des quatre émanations de feu Kill The DJ – se souvient : *« C'est un label dont je rêvais quand j'étais petite. J'avais dix-huit ans, j'étais gouine, Kill The DJ c'était un peu mon Gryffondor. Pour moi, c'était associé à quelque chose de pointu, de sombre, d'intelligent aussi. Comme un petit parti politique, mais en musique ».*

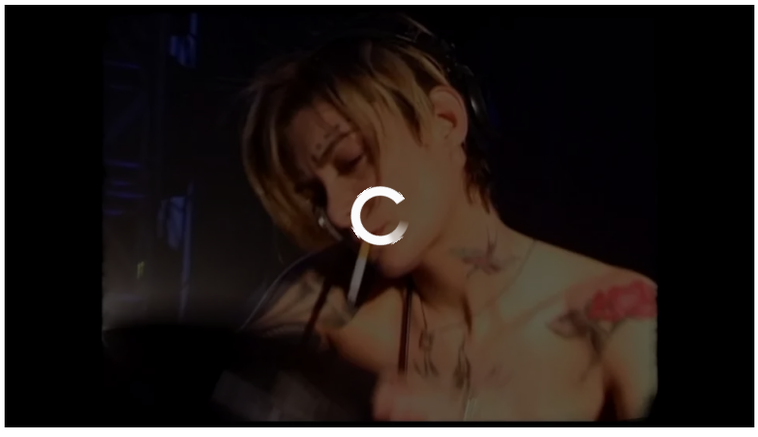
Pendant dix-sept ans, Kill The DJ portera les mêmes combats, avant que le temps ne fasse son oeuvre et que ses membres passent à autre chose. *« C'est quand même une page qui se tourne, un gros morceau de ma vie. Le Pulp puis Kill The DJ, ça fait quasiment vingt ans de vie. C'est pas rien d'arrêter Kill The DJ. Mais il faut savoir arrêter les choses, comme au Pulp : au début tu as mis en place un terrain de jeu mais au bout d'un moment, tu tournes en rond. »*

**« Avec le Pulp, j'ai l'impression d'être Régine après le Palace » - Fany Corral**

Tourner la page ? Plus facile à dire qu'à faire, car le souvenir du Pulp continue de hanter la mémoire de nombreux teufeurs et teufeuses parisiens. Pour toute une génération, le club mythique (et mythifié) correspond à la sortie du placard des lesbiennes, qui pour la première fois tiennent l'un des lieux nocturnes les plus prisés de la capitale et sont propulsées au devant de la scène.

*« J'ai bien connu le Pulp, j'y ai même joué. Ça bouleversé ma vie de lesbienne »* témoigne **la DJ RAG** : *« Moi, j'étais une banlieusarde, et d'un coup j'ai réalisé qu'on était hyper nombreuses. Je m'en souviendrai toute ma vie ».* Pour la directrice artistique du collectif **Barbi(e)turix**, le Pulp était notamment révolutionnaire car le premier club assumé *« politiquement et artistiquement »* comme lesbien. *« C'était aussi l'un des premiers aussi fucked up. On y croisait parfois des VIP et en même temps, les murs étaient pourris, le sound system était naze. Ça a été le premier, il faudra toujours lui en être reconnaissant ».*

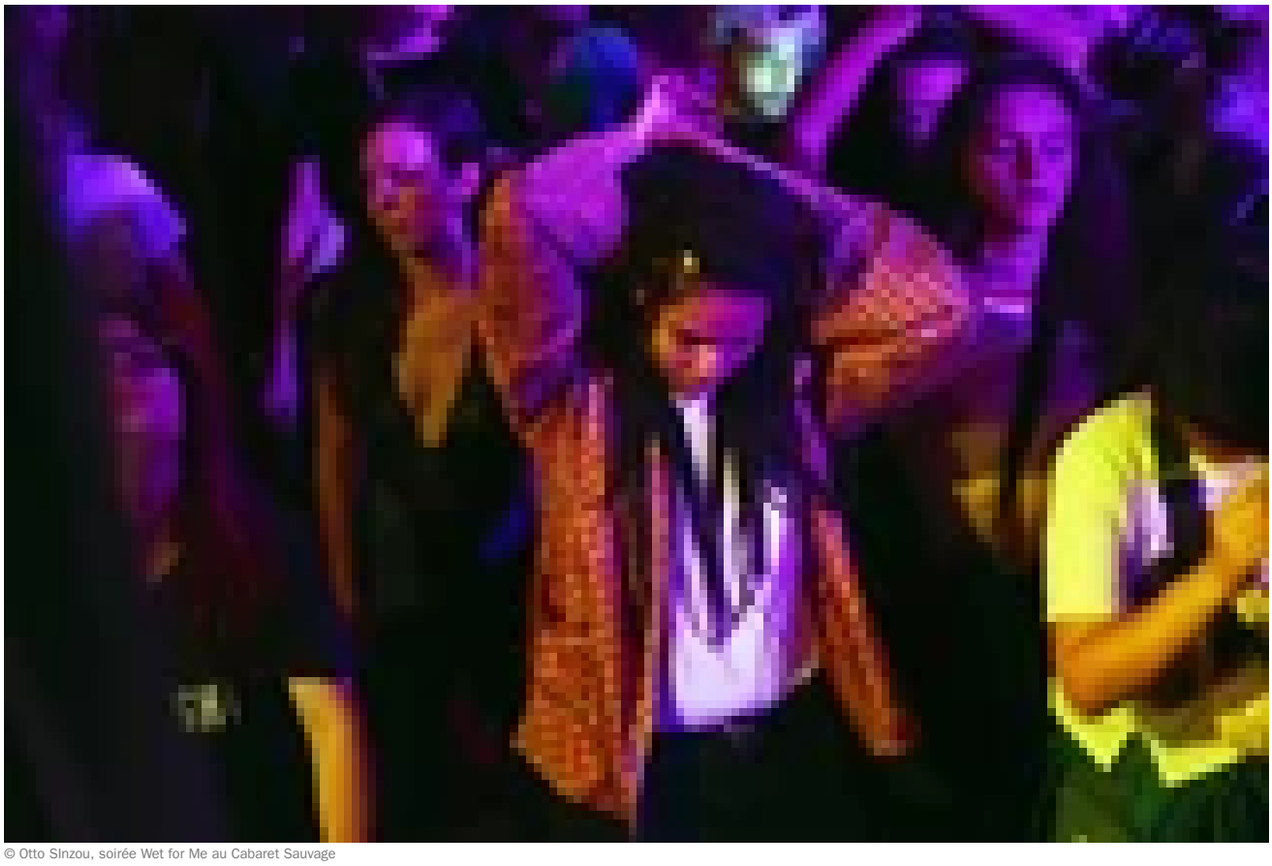
Une reconnaissance qui touche Fany Corral : *« Quand des gens disent 'Merci pour la transmission', je trouve que c'est un beau compliment. Si tu fais tout ça, après tout, c'est pour donner des choses aux gens »* . La mythification du Pulp, pourtant, commence à gonfler la curatrice : *« C'était la période la plus folle de ma vie, c'était fou le Pulp ! Mais on a fermé il y a 11 ans ! On m'en parle tout le temps, j'ai l'impression d'être Régine qui raconte pendant 40 ans après le Palace »* .



« **Maintenant, ce sont les gens qui viennent vers nous** » **- RAG**

Car en effet, l'histoire du clubbing lesbien ne s'arrête pas au Pulp. Aujourd'hui, c'est notamment **Barbi(e)turix**, justement, qui a repris le flambeau. Lancé il y a près de treize ans comme un simple fanzine, le collectif s'est fait connaître pour ses soirées Clitorise puis Wet For Me, la dernière attirant régulièrement des clubbeuses lesbiennes venues des quatre coins de la France.

Priorité aux meufs sur scène comme sur la piste, mais ouverte aux garçons, voilà ce qui pourrait résumer la ligne directrice du collectif, qui déploie beaucoup d'efforts pour que les clubbeuses se sentent libres et en sécurité : *« À partir du moment où tu vas accueillir un public féminin, tu dois tout repenser. Tout a été pensé pour les mecs. Au niveau de l'accueil, du service de sécurité ».* Cet engagement en faveur des femmes et des lesbiennes se poursuit également dans la programmation : *« Les lesbiennes sont encore trop invisibles sur la scène artistique »*, dénonce RAG, qui privilégie les line-ups majoritairement féminins. *« Mon but, c'est simplement d'inverser la tendance. On me demande tout le temps pourquoi il n'y a que des meufs dans mes line-ups, mais on ne demande jamais aux autres pourquoi il n'y a que des mecs dans leur prog' ! »* Grâce à ses line-ups ambitieux où l'on croise aussi bien Peaches et la DJ palestinienne SAMA' que Jeanne Added ou Laurent Garnier, le crew est devenu un acteur incontournable de la scène clubbing parisienne. *« Avant il fallait qu'on fasse nos preuves, maintenant ce sont les gens qui viennent vers nous. On a un vrai poids sur les bookers »*, constate RAG.



© Otto SInzou, soirée Wet for Me au Cabaret Sauvage

Parmi les autres héritiers du Pulp, on trouve aussi la **Kidnapping**, *« une soirée gouine-pédé-trans assez proche de la clientèle queer composite du Pulp »*, selon les mots de son organisatrice, la DJ Sophie Morello. Née dans *« un tout petit bar »*, la soirée a ensuite invité pendant huit ans de grosses têtes d'affiche au Quartier Général, *« un PMU de quartier »*, avant de débarquer dans les clubs : *« C'est une soirée par une gouine pour des gouines, mais vu que c'est plutôt cool, tout le monde se l'approprie. Je suis contente de ce mélange ».*

**« La nuit lesbienne s'appauvrit » - Fany Corral**

Malgré le succès de la Wet et la multiplication des soirées queer, l'âge d'or du clubbing lesbien semble bel et bien terminé. *« La nuit lesbienne s'appauvrit beaucoup en termes de quantité et de programmation »*, observe Fany Corral. *« À l'époque du Pulp, avec au moins quatre bars, plus les soirées de **la Chocha** et les Barbi(e)turix, il y avait une vraie proposition lesbienne. Je ne sais pas pourquoi, aujourd'hui, la nuit et les espaces de sociabilisation lesbiens sont très très réduits, il y a un vrai problème».*

Cette émergence des soirées queers plus mixtes contribuerait-elle, justement, à une dilution et à l'effacement des cultures lesbiennes ? *« D'une certaine manière oui, c'est peut-être l'effet pervers »*, confie Sophie Morello qui, si elle apprécie la mixité du clubbing queer, y compris de sa propre soirée, regrette le manque d'espaces spécifiquement lesbiens : *« Il n'y a pas un club à Paris qui soit labellisé gouine, moi ça me choque »* . Pour elle, si on parle toujours autant du Pulp, c'est justement parce que peu d'initiatives lesbiennes existent aujourd'hui : *« C'est très difficile pour les gouines d'investir l'espace public »*, explique la DJ, travaillant sur un documentaire qui évoque en partie cette invisibilisation. *« Les gouines restent des personnes extrêmement minorisées, ce sont des femmes, et des gouines. Évidemment que c'est plus dur, il y a plein de gens et de patrons de clubs que ça n'intéressent pas. Le monde de la nuit est essentiellement tenu par des hommes. C'est compliqué de se sentir légitime pour les femmes »*, analyse la DJ, qui évoque Bourdieu et une socialisation qui reste extrêmement genrée : *« Les*

*femmes ont beaucoup plus de mal à prendre les initiatives commerciales ».*

### Un club à soi

Même son de cloche chez Fany Corral, qui analyse : *« Monter un business quand tu es une meuf, c'est compliqué. Les femmes ont moins de pouvoir d'achat et on leur prête moins d'argent ».* Avant de préciser : *« C'est une problématique féministe en général. C'est pas la faute des filles mais d'une société misogyne et patriarcale ».* Pour elle, l'une des forces du Pulp était justement sa capacité d'inspirer et d'encourager les femmes qui voulaient se lancer : *« En tant que meuf, on t'a toujours dit que tu étais une merde. Nous, quand une jeune DJ débarquait, même si elle ne savait pas mixer, on la faisait rester. On lui disait, tu vas t'entraîner de 10h à minuit. On donnait confiance aux copines. C'est ça qui me manque : avoir un lieu d'empowerment ».*

Avoir un club à soi, à une époque où les soirées sont devenues itinérantes et où les collectifs ont davantage d'aura que les clubs, est-il une chose désirable ? *« Le fait de ne plus avoir de club, je trouve que ça suit la logique de notre époque »,* analyse Léonie Pernet. *« C'est très d'aujourd'hui, tout devient liquide et immatériel. Ce n'est pas quelque chose qui me manque. Pour moi c'est comme avoir des rêves de propriétaire. »* Du côté de Barbi(e)turix, à qui l'on a plusieurs fois proposé de reprendre la gérance de lieux et qui a toujours refusé, on sent les mêmes réticences. *« Est-ce que ce n'est pas trop utopique ? »,* demande RAG. *« C'est un vrai métier, il faut avoir beaucoup d'argent. Ça risque d'être casse-gueule, il faut être très nombreux et soudés, or dans la communauté LGBT on est très forts pour se prendre la tête ».*

Malgré les risques, Sophie Morello n'en démord pas : *« C'est important d'avoir un espace fixe, un lieu dans l'espace public »,* déclare-t-elle, regrettant que les lesbiennes soient condamnées à des espaces *« interstitiels » ,* soit éphémères et invisibles. À défaut d'un club, l'organisatrice des Kidnapping travaille pour l'instant à l'ouverture d'un bar dédié aux gouines alternatives et qui devrait voir le jour l'hiver prochain, si tout se passe bien. *« J'ai rencontré une meuf prête à investir, maintenant il faut qu'on trouve un lieu cool, je ne veux pas aller n'importe où. Je rêve d'un lieu où tu peux venir écouter du bon son et pécho de la gouine » .* Et d'ajouter en riant : *« Pour choper au 3W* [un bar lesbien plus mainstream, ndlr] *, il faut avoir les crocs » .*

Fany Corral, elle, voit les choses en grand et rêve d'un centre culturel queer paritaire, *« comme Loud & Proud, mais toute l'année. Avec de la programmation mais aussi des salles de réu, d'expo. Mais dirigé par des gens qui ont une vraie conscience politique ».* En attendant de gagner au loto, la curatrice a lancé **The Post Post**, *« un nouveau terrain de jeu »* qui produit des spectacles de danse et accompagne des artistes comme les DJs Deena Abdelwahed et Myako ainsi que la créature américaine Christeene. *« Le queer, la défense des minorités restera toujours un cheval de bataille pour moi. La révolte permanente contre la norme. Les luttes changent tout le temps. Comment on vit, comment construire nos vies : ces réflexions continuent de m'habiter. Faire des choses qui ne racontent rien, c'est nul. Il faut donner du sens »,* confie Fany Corral. On attend la suite.

*Matthieu Foucher est sur **Twitter**.*

*Noisey est sur **Facebook** et **Twitter**.*

Partager Tweet

**TAGGED:** FEATURES, PULP, CLUBBING, KILL THE DJ, BARBI(E)TURIX

## Recommandé